

RENÉ DAUMAL

L'ÉVIDENCE ABSURDE

Essais et Notes, I (1926-1934)

ÉDITION ÉTABLIE
PAR CLAUDIO RUGAFIORI

nrf

GALLIMARD

19, 05.

L'édition complète des « Essais et Notes » de René Daumal est présentée en deux volumes — L'Évidence Absurde et Les Pouvoirs de la Parole, — chacun articulé en deux parties.

L'Évidence Absurde comprend des textes écrits par Daumal entre sa dix-huitième et sa vingt-sixième année (1926-1934). En nous inspirant d'un projet dont la trace se trouve dans une lettre de 1935 adressée à Jean Paulhan, nous avons réuni dans la première partie, en respectant l'ordre chronologique, huit textes qui représentent l'œuvre la plus achevée de René Daumal pendant cette période où il collabora au Grand Jeu (qu'il avait fondé avec Roger Gilbert-Lecomte), à Bifur, aux Cahiers du Sud et, à partir de 1930, à La Nouvelle Revue Française. Si nous avons republié ici les « Clavicules pour un grand jeu poétique » (la vingtième, page 69, explique du reste le pourquoi du titre de ce volume) c'est que ce texte très dense, sur lequel s'ouvriraient Le Contre-Ciel, doit être davantage lu comme un essai que comme un poème, car il donne des clefs permettant de comprendre les mobiles les plus profonds de la pensée philosophique et créatrice de Daumal avant qu'il ne commence ses recherches sur la poésie hindoue.

Dans la deuxième partie nous avons réuni des textes non moins importants bien qu'inachevés ou occasionnels (comptes rendus, chroniques, etc.), et pour en faciliter la lecture nous les avons répartis en plusieurs sections, en respectant toujours dans la mesure du possible l'ordre chronologique. Nous attirons particulièrement l'attention sur « La révolte et l'ironie », premier essai philosophique de Daumal (qu'il commença à rédiger entre 1925 et 1927 sans le

terminer), où se trouvent les coordonnées essentielles de sa spéculation et les données fondamentales de sa révolte.

Une bibliographie à la fin du volume donne toutes les précisions désirables sur les écrits publiés du vivant de l'auteur. Quand nous l'avons pu, nous avons fait suivre chaque texte de sa date de rédaction.

Essais

LIBERTÉ SANS ESPOIR

L'œil enfoncé et brillant voit des portes partout, et l'homme s'y jette, le front en avant. Il voit le ciel vide et l'espace libre. Chaque objet est pour lui le signe d'une puissance. Mais que va-t-il choisir ? Des dieux tyranniques viennent le guider et le solliciter : désir, intérêt, amour, beauté, raison. Il veut choisir librement et de lui-même. Il ne veut plus accepter aucun motif d'action. Un but est pour lui un maître. Il veut vouloir pour vouloir, agir par purs décrets. L' « acte gratuit » est, dit-il, le seul acte libre ; et la seule valeur qui puisse résider dans l'âme humaine, c'est la volonté qui décide librement d'un acte, ni guidée par la raison, ni dirigée vers une fin.

C'est ici que commence à mourir l'esprit de révolte ; car, dès qu'on a cru découvrir en soi-même une route à explorer, une nouvelle réalité à atteindre, les actions deviennent indifférentes et le monde étranger. Celui qui est parvenu à ce point se meut dans le monde et accomplit les actions naturelles à l'homme avec cette constante pensée : « Puisque je suis bien différent de tous ces êtres, mes semblables d'apparence, que je suis un ange et que cela seul m'importe, à quoi bon agir autrement qu'un autre ? » Il voit en même temps qu'agir contre une loi est encore agir selon cette loi ; qu'agir systématiquement contre le désir est encore lui obéir ; c'est l'attraction de la terre qui fait que le ballon s'éloigne de la terre. Cet homme, qui ne croit l'être que de déguisement, à chacun de ses actes se dit avec un rire intérieur : « Oui, j'agis vraiment tout à fait comme un homme. »

Il ne rit pas à ses actions du rire abject d'un vaincu, mais de ce rire désespéré de celui qui, prêt à se suicider, a jugé désormais

inutile de presser la gâchette. Ce divorce d'avec le monde, qui fait le monde indifférent à l'esprit, est souvent proche du désespoir; mais c'est un désespoir qui rit du monde. Si l'esprit se sépare des choses, le corps en même temps, se sépare des autres corps; son raidissement l'isole, et couvre le visage du masque musculaire de l'ironie. Le révolté croit avoir trouvé la paix, souvent même il croit la conserver toute sa vie, mais le voilà enfermé dans ce masque rigide de mépris. L'esprit prend l'habitude de dire à tout ce que subit ou fait le corps : « Ce n'est pas important. » Et l'homme croit avoir trouvé le salut. L'existence et les biens de ce monde perdent leur prix, rien n'est à craindre, et l'âme continue sa recherche de la pureté dans ce raidissement d'orgueil, celui du stoïcien.

Une seule chose importe, dit l'homme parvenu là, c'est la paix intérieure. Il croit l'obtenir par cette tension de la volonté qui refuse de participer à la vie humaine. Mais rien ne peut venir enrichir l'âme dans cet exil; elle n'a fait que se replier sur elle-même; dans sa prison abstraite, elle est séparée du ciel autant que de la terre. L'ennui lourd et la sécheresse, avec leurs cortèges de tentations, lui feront sentir son immobilité et son sommeil.

Un soir, l'homme se penche à sa fenêtre et regarde la campagne. Des choses pâles et grouillantes, brumes ou spectres, sortent des terres labourées et glissent vers les maisons; un chat imite le chant de mort d'un enfant qu'on étrangle, et les chiens dans le clair de lune retrouvent au fond de leurs gorges la grande voix des loups sur la steppe. L'homme, à sa fenêtre, sent grandir en lui monstrueusement un sauvage désir animal d'aller lui aussi hurler et danser au clair de lune, de courir en grelottant sous la lumière glacée, et de s'aventurer jusqu'aux maisons pour épier le sommeil des hommes, et peut-être enlever un enfant endormi. Un animal, un loup renaît en lui et grandit, gonfle sa gorge et son cœur. Il va se mettre à hurler. Non! Il est fort! D'un geste brusque il se rejette en arrière, ferme la fenêtre et veut se convaincre qu'il ne faisait que rêvasser. Pourtant quelque chose se crispe au creux de son estomac, comme autrefois, dans son enfance, lorsqu'il pensait à la mort. Il a peur. Mais c'est indigne de lui; n'est-il pas armé contre cela? « Que m'importe? » essaie-t-il de dire. Il doute, pourtant. Il se couche; mais s'il tente de résister à l'angoisse, il ne pourra dormir. Il perd peu à peu confiance en soi;

il s'abandonne à la somnolence, et aussitôt les démons font leur entrée; il aura pour compagnons de nuit le succube lépreux et sans nez, l'homme-grenouille à l'odeur de poisson, et l'ignoble tête gonflée de sang violet qui se balance sur ses pattes de canard. Le monde dédaigné prend sa revanche sur sa gorge contractée, sur son cœur mal assuré de battre, sur son ventre où les monstres enfoncent leurs griffes. Le matin, il trouve sa foi en lui-même ébranlée.

Tentations de la souffrance, de la peur ou de l'ennui, qui somment l'âme de les surmonter ou de se laisser écraser, heureux qui les reçoit, pour qu'il reconnaisse son erreur. Une solution abstraite ne résout rien, l'homme ne se sauve que tout entier; l'entendement seul peut le partager en corps et esprit, car l'entendement connaît, et sépare par méthode pour se donner un objet. Une solution abstraite n'est rien non plus dans la société; le même mécanisme de refoulement y opère. On voit des nations en apparence bien policées, mais où pourtant il n'y a qu'un refoulement des instincts qui, sous la contrainte violente d'une police rigide, parviennent difficilement à se manifester; mais ils peuvent trouver libre cours chez ceux qui peuvent le plus aisément échapper à la contrainte, par exemple chez ceux qui sont les agents de cette police. Ces hommes deviennent les instruments de la cruauté animale qui se réveille; dans les postes de police, ces défenseurs de l'ordre lient de cordes un homme arrêté, sous un prétexte quelconque, dans une manifestation publique, et lui écrasent les yeux, lui déchirent les oreilles de coups de poing; ou bien lui grillent la plante des pieds jusqu'à ce qu'il avoue ce qu'on veut lui faire avouer. De pareils signes indiquent que cette société n'a pas su dominer les passions qui se développent dans son sein, et cela sans doute parce qu'elle veut résoudre le problème de la justice en appliquant aux relations humaines des solutions proposées de loin par certaines intelligences; c'est l'avertissement pour la société qu'elle est à la merci de la moindre défaillance; heureuse si elle peut reconnaître ces signes! Ainsi en est-il pour l'individu; après ces révélations, il lui faut trouver la foi qu'il avait cru avoir.

Au fond de ce mépris hautain du monde, il y avait un immense orgueil. L'homme veut affirmer son être en dehors de toute humanité, et il s'enchaîne ainsi, non seulement par l'orgueil qui fige son esprit dans l'unique affirmation de soi, mais aussi par

la puissance du monde qu'il a voulu mépriser. La seule délivrance est de se donner soi-même tout entier dans chaque action, au lieu de faire semblant de consentir à être homme. Que le corps glisse parmi les corps selon le chemin qui lui est tracé, que l'homme coule parmi les hommes suivant les lois de sa nature. Il faut donner le corps à la nature, les passions et les désirs à l'animal, les pensées et les sentiments à l'homme. Par ce don, tout ce qui fait la forme de l'individu est rendu à l'unité de l'existence; et l'âme, qui sans cesse dépasse toute forme et n'est âme qu'à ce prix, est rendue à l'unité de l'essence divine, par le même acte simple d'abnégation. Cette unité retrouvée sous deux aspects et dans un seul acte qui les rassemble, je l'appelle *Dieu*, Dieu en trois personnes.

L'essence du renoncement est d'accepter tout en niant tout. Rien de ce qui a forme n'est moi; mais les déterminations de mon individu sont rejetées au monde. Après la révolte qui cherche la liberté dans le choix possible entre plusieurs actions, l'homme doit renoncer à vouloir réaliser quelque chose au monde. *La liberté n'est pas libre arbitre, mais libération*; elle est la négation de l'autonomie individuelle. L'âme refuse de se modeler à l'image du corps, des désirs, des raisonnements; les actions deviennent des phénomènes naturels, et l'homme agit comme la foudre tombe. Dans quelque forme que je me saisisse, je dois dire : *je ne suis pas cela*. Par cette abnégation, je rejette toute forme à la nature créée, et la fais apparaître objet. Tout ce qui tend à me limiter, corps, tempérament, désirs, croyances, souvenirs, je veux le laisser au monde étendu, et en même temps au passé, car cet acte de négation est créateur de la conscience et du présent, acte unique et éternel de l'instant. La conscience, c'est le suicide perpétuel. Si elle se connaît dans la durée, pourtant elle n'est qu'*actuelle*, c'est-à-dire acte simple, immédiat, hors de la durée.

L'espace est la forme commune à tous les objets; un objet, c'est ce qui n'est pas moi; *l'espace est le tombeau universel, non pas l'image de ma liberté*. Quand l'horizon cessera d'être l'image fuyante de la liberté, quand il ne sera plus qu'une barre posée sur les yeux, et que l'homme se sentira conduit par les mains de l'espace, alors il commencera à savoir ce que veut dire être libre. Il n'y a pas de place parmi les corps pour la liberté. C'est en cessant de chercher la liberté que l'homme se libère; la véri-

table résignation est de celui qui, par un même acte, se donne à Dieu, corps et âme.

Mais parler de résignation n'est pas un sortilège qui fait trouver tout à coup la paix et le bonheur ; bien souvent, ce ne sont pas des résignés, mais des faibles, ceux qui croient avoir conquis le calme intérieur. Ils répètent comme des charmes abrutissants les quelques règles de conduite qu'on leur a apprises, et vivent ainsi dans une abjecte tranquillité. Ils acceptent tout, mais ne nient rien, et par ce consentement ne veulent vivre que cette vie, ornée d'espoirs insaisissables qui amusent leur lâcheté. La résignation ne peut être que l'abandon volontaire d'une révolte possible. Le résigné doit à chaque instant être prêt à se révolter ; sinon la paix s'établirait dans sa vie, et il dormirait en recommençant à consentir à tout. L'acte de renoncement n'est pas accompli une fois pour toutes, mais il est un sacrifice perpétuel de la révolte.

C'est pourquoi il est dangereux de prêcher l'humilité aux âmes faibles ; c'est les éloigner encore plus d'elles-mêmes. L'individu, figé et replié sur lui-même, ne peut prendre conscience de sa destinée que dans la révolte. Il en est de même pour une société. Comme l'individu s'enferme pour dormir lâchement derrière des remparts d'espoirs et de serments, ainsi la société se limite dans les murs des institutions ; l'individualiste cherche la paix en s'enfermant dans des bornes nettes et solides ; de même l'état nationaliste. L'un comme l'autre ne pourra trouver sa voie véritable, celle où il peut avancer libre, que dans la révolte qui rompt les limites. L'homme ou la société doit être à tout moment sur le point d'éclater, à tout moment y renoncer, et refuser toujours de s'arrêter à une forme définie. La liberté est de se donner à la nécessité de la nature, et la véritable volonté n'est que d'une action qui s'accomplit. *Cette résignation est, au contraire de l'abjection, la puissance même*, car le corps replacé parmi le monde participe alors de la nature entière. Le Nitchevo des Russes fait comprendre le succès du marxisme en Russie. — « *Ce n'est rien* », c'est-à-dire : rien de tout cela qui me pousse à agir n'est moi. Et l'effort de volonté n'est pas de vouloir accomplir une action, mais de la laisser se faire dans un continu détachement. Accepter le matérialisme historique était pour les révolutionnaires russes trouver la liberté.

L'homme, avant d'atteindre le renoncement, parcourt tou-

jours ces trois étapes : l'acceptation stupide, d'abord, de toutes les règles, de toutes les conventions, qui lui procure le repos; puis la révolte sous toutes ses formes, lutte contre la société, misanthropie, fuite au désert, pyrrhonisme; et enfin la résignation, qui ne cesse de supposer constant un pouvoir de révolte.

Le renoncement est une destruction incessante de toutes les carapaces dont cherche à se vêtir l'individu; lorsque l'homme, las de ce labeur plus dur que celui de la révolte, s'endort dans une paix facile, cette carapace s'épaissit, et seule la violence pourra la détruire. Rejeter sans cesse toutes les béquilles des espoirs, briser toutes les stables créations des serments, tourmenter sans cesse chacun de ses désirs et n'être jamais assuré de la victoire, tel est le dur et sûr chemin du renoncement.

Il faut faire le désespoir des hommes, pour qu'ils jettent leur humanité dans le vaste tombeau de la nature, et qu'en laissant leur être humain à ses lois propres, ils en sortent.

(1928.)

DE QUELQUES SCULPTURES DE SAUVAGES

Prenez garde un peu ici. Les « objets nègres » sont à la mode. (Pendant ce temps, les auteurs de ces petites choses si recherchées crèvent par milliers sur les ballasts de voies ferrées, étouffent écrasés sous quelques mètres d'eau pour des perles indifférentes, tués et torturés par les méthodes capitalistes de « rationalisation » ; le profil créé par ces méthodes permet à quelques-uns d'acheter et de collectionner les œuvres des « primitifs » et voilà un cercle bouclé, dont on ne sortira qu'à coups de marteau.)

Oui, attention, ces masques et ces statues vous sont aujourd'hui familiers comme le cubisme des Galeries Lafayette, le jazz ou les cocktail-parties (hé hé, ça vous est même familier qu'on vous le dise sur ce ton-là, mais il va falloir peut-être un peu changer de ton); je répète : attention ! Ces sculptures océaniques, placées ici, dans notre milieu, ONT QUELQUE CHOSE DE CHANGÉ, comme un cadavre si sa barbe après cinq ans a poussé, comme un mascarón si sa paupière prestement vient juste de cligner comme vous en détourniez les yeux.

Je sais bien qu'on va me dire : « Ah ! oui, la signification magique, onirique, mythique, de ces objets... oui, oui, mais les primitifs, lorsqu'un européen les interroge, déclarent que ces idoles, que ces masques sont beaux; ils ne les trouvent ni burlesques ni effrayants, mais répondant à *un certain idéal de beauté*; ils en jugent comme *nous autres civilisés* jugeons des œuvres de Phidias. Il s'agit donc toujours d'art, *mon petit ami*. C'est seulement au cours des cérémonies magiques que ces figures sculptées prennent une valeur nouvelle. » Sans relever

les expressions que j'ai soulignées, et dont autrement on nous eût rebattu les oreilles, ni l'affirmation toute gratuite sur ma façon de juger la statuaire grecque, je me débarrasse rapidement de ces sottises. D'abord, je ne sais à quoi répond le terme de *beau* dans l'esprit du primitif. « Beau » signifie peut-être pour lui à la fois puissant, redoutable, sage, mystérieux, conforme au rite, aux techniques ancestrales; ou peut-être (et alors il faudrait bien me laisser rire un peu), ressemblant à l'original; les sociologues ont souvent cité des déclarations de primitifs qui confirment cette dernière hypothèse (Voir Lévy-Bruhl, etc.) : le Papou sculpte le portrait de l'ancêtre ou du démon qui, la nuit, l'a mené vers les mondes à l'envers, pagayant sa pirogue-reflet, la tête en bas, sur l'autre face du miroir des lacs. Enfin, si les objets magiques des nègres ne deviennent que dans certaines circonstances les visages divers d'une substance panique, nous avons voulu justement leur donner un tout petit commencement de vie en les montrant en petit nombre, hors de leur cimetière européen, parmi des œuvres de civilisés renégats qui ne sont pas artistiques davantage. Parmi les peintures de Sima, les dessins de Maurice Henry et les photographies d'Artür Harfaux, que nous ne jugeons pas du tout comme Monsieur Le-fin-Lettré jugerait un Héraklès, ces personnages trônent peut-être, mais ils ne sont pas tout à fait dépaysés. Et voilà ce qui me fait dire qu'ils ont quelque chose de changé.

Nous ne les montrons pas comme des œuvres d'art, ni comme des joujoux, ni comme des grigris, ni comme des tire-sous, ni comme des attrape-nigauds; nous les montrons tout au plus comme des grands-pères. Vous croyez peut-être qu'ils sont beaux, les bonshommes, vous croyez peut-être qu'ils sont drôles, et qu'ils ont le génie et la fraîcheur de la jeunesse et le charme si particulier (tatsim! tatsim!) des « peuples-enfants », et bien au goût du jour, pas vrai, morveux de la cervelle, civilisés, mais regardez-les, ces bouts de bois, ils se foutent de vous. Si vous saviez à combien de déluges d'eau, de vent, de feu ils ont survécu avec leur rire d'au-delà toutes les voûtes crâniennes et célestes, qui est de chaque instant, qui est de chaque battement de ta tempe, monsieur, rire au fil de rasoir au ras de l'artère gonflée de ton sale sang de fausse brute! Et leur âge, sans mémoire, cette éternité immédiate, ah! non, pas celle-là qui s'étend comme un caoutchouc abstrait plus loin que le fantôme

demain, plus loin que le fantôme hier, pas ces fumisteries métaphysiques où l'occidental crétinisé croit avoir hérité de solides racines dans le sein de son Dieu le père l'absence — on n'a pas fini de s'y tromper, il ne s'agit pas de consolations faciles (à quoi? à soi) — non, mais l'éternité du moindre mouvement grotesque ou tragique, épouvanté ou douloureux de la brute humaine que tu es, qu'il faut TRANSFORMER avec la claire conscience d'être où tu es, et non pas où tu vas, ni d'où tu viens.

Nul mystère (ou plutôt tous les mystères) en ce que je viens de dire; et nulle digression. Oui, ces fauves du rêve dorment dans vos cœurs et il n'y a pas à ruser avec eux. Les voici, eh bien, les voici. Tirez-vous-en comme vous pourrez. Vous ne pouvez sans rougir les traiter à la légère, car ils vous narguent de haut; ne sont pas jolis, ne prêtent pas à rire, n'amuse pas les enfants, ne sont pas « intéressants », ne sont pas curieux, ne sont pas instructifs. J'admettrais encore qu'on en fasse des dieux, si l'on veut bien ajouter qu'il n'est pas question de ces bons vieux-petits-dieux-bien-contents-et-viens-me-trouver-si-tu-es-sage-tu-auras-du-susucre-et-j'y-suis-j'y-reste et nianiania. Voyez-vous une trogne de jésuite ou de pasteur colonial parlant sans rire de la rédemption devant ce masque, ce moule à spectre évidé d'évidence et qui ne révèle que soi-même? Ah! ces vieux éternels-là, ils sont bien plus vastes à l'intérieur que ne le laisserait supposer l'extérieur et plus vastes à l'intérieur de l'intérieur, et savez-vous leur âme d'âme en bois des îles, en sang des rocs, comme elle a mangé d'un coup tout l'espace, et tous les temps, pour ne laisser que ÇA (pas de dérobadé!) mais surtout, ah! la la, comme ils se foutent de vous! Et le pâle missionnaire en peau de bonhomme, s'il mettait un peu sa tête pour voir dans le masque, comme il lui resterait collé à la peau, soudé à jamais à la chair de sa face pour encore et toujours ne montrer que lui-même! Et qu'ils ne se gênent pas, les vieux enfants, pour se tailler les nouveaux bons dieux qu'on leur suggère, des jésus à tête de singe, des maries à pattes de sauterelles, et des saints-esprits à figures de vampires!

Et je vous regarde aussi et mille fois moi-même ou l'autre vous regarde à travers leurs yeux — hé là! vous jouez avec le feu; admirez pour admirer, jugez pour juger, et tout à l'heure quand ils vous mettront dans la main le feu volé inscrit dans les veines du bois dont on fait les sorciers, et dans les veines du jeteur de

sorts, la brûlure sera trop mordante et vous crèverez comme des mauviettes, impuissants à pareil recel. Militaires à têtes de sabots, administrateurs cramoisis, missionnaires boutonneux, ethnographes bossus, explorateurs à bottes au service de la France, mes pauvres petits salauds, mais fourrez donc seulement la tête dans cette tête en viande d'arbre et en ficelle, pour voir du point de vue des millénaires ici présents, pour voir du point de vue du bout de bois, du dedans du dedans, du dehors du dehors, mais non, c'est impossible, avant peu de siècles le vieux sang des Cyclopes et des Lémures sera venu nourrir de nouveaux corps — et puis enfin, regardez! regardez par ces yeux, par ces trous, ce mur, vous allez vous y fracasser, œuf mou (c'est la révolution?) derrière le mur le champ incliné et toc! le mur (la révolution?) et quoi? et toc! le mur — mais non, ça n'arrête plus : tous les cercles sont vicieux et d'autant plus qu'ils sont parfaits. Oui, ces rôdeurs des jungles nocturnes en savent long et lourd, mais il n'est plus temps d'apprendre d'eux le Maître-Mot.

(1929.)

RENÉ DAUMAL

L'Évidence absurde

René Daumal (1908-1944), poète (*Le Contre-Ciel*), conteur (*La Grande Beuverie, Le Mont Analogue*), a laissé une œuvre importante d'essayiste, enfin réunie en deux volumes. *L'Évidence absurde* et *Les Pouvoirs de la Parole* mettent à la disposition du lecteur, dans un ordre chronologique, l'essentiel des spéculations philosophiques et des réflexions poétiques de cet écrivain d'une richesse de pensée peu commune. À travers l'œuvre de l'essayiste – car ce sont véritablement les études de Daumal qui offrent les clefs de sa création littéraire –, il est possible de mieux approfondir celle du poète et du conteur ainsi que de mieux pénétrer l'époque comprise entre 1925 et la guerre. En effet Daumal, bien que témoin et protagoniste des événements, ne s'est jamais laissé duper par leurs aspects immédiats, en littérature comme en politique, et a su, au-delà de la chronique, en faire toujours le bilan.

Dans *L'Évidence absurde* (évidence définie par Daumal comme « certitude douloureuse cherchant le mot si clairement introuvable »), le lecteur a non seulement les textes fondamentaux du mouvement du *Grand Jeu* (1928-1930) – publiés pour la première fois conformes aux originaux –, des études sur Rimbaud, Lautréamont, Jarry, etc., mais aussi, dans des essais et des notes moins connus ou inédits, la synthèse et le dépassement de cette perspective de jeunesse. En fait, ce qui caractérise l'œuvre de Daumal dès ses dix-huit ans – comme on peut s'en rendre compte avec « La révolte et l'ironie », jusqu'ici inédit –, c'est ce qu'on pourrait appeler le « double regard » de son auteur qui *participe* et en même temps juge avec une rigueur sans égale.

Dans *Les Pouvoirs de la Parole*, le lecteur trouve, avec les textes de la maturité, les approfondissements théoriques et pratiques de ce qui tient le plus à cœur à Daumal et qui est au centre même de sa vision : la pensée traditionnelle hindoue, comprise, vécue, enseignée comme « métaphysique expérimentale » susceptible de fournir à l'individu le moyen de réaliser son véritable « soi ». Daumal, en considérant sur des bases traditionnelles, et incontestablement actuelles, ce que, d'après les doctrines hindoues, il appelle les « pouvoirs de la Parole », étudie en philosophe et en poète les phénomènes du langage dans des analyses d'une immense portée.



72-IV A 28061 ISBN 2-07-028061-6

Extrait de la publication